

soir une dizaine au chapelet ; beaucoup de communautés religieuses, unissant leurs prières à celles de toute la paroisse, firent à Dieu l'abandon de tous leurs mérites en faveur de cette grande œuvre.

Le champ bien labouré promettait une riche moisson : les espérances n'ont pas été déçues. De mémoire d'homme, on n'avait vu pareil enthousiasme au Fuilet. La mission de 1877 qui a laissé des traces si profondes dans la population et qu'on appelle toujours la « grande mission », a été elle-même dépassée.

Dès les premiers jours, on vint en grand nombre aux différents exercices de la mission. Rien ne put diminuer ce saint empressement, ni la difficulté des distances, ni la rigueur de la saison. On venait chaque soir de trois ou quatre kilomètres en longues files, par des chemins couverts d'une épaisse couche de neige ; on ne marchandait pas sa peine : « Ce n'est pas tous les jours la mission, disait-on ; il faut bien se gêner un peu pour le bon Dieu. » Pendant trois semaines, la grande église du Fuilet se remplit deux fois par jour. Pour trouver place le soir, il fallait quelquefois arriver une heure avant le commencement des cérémonies. Il ne restait presque plus de chaises dans les maisons du bourg. Et cet entrain ne se ralentit pas un seul instant, grâce au talent des missionnaires et au charme de leur parole entraînante. La joie rayonnait sur tous les visages ; on sentait et on disait qu'on n'avait jamais passé trois semaines de bonheur comme les trois semaines de la mission.

Il faut faire ici une mention spéciale des trois réunions d'hommes. C'était vraiment un beau spectacle et bien réconfortant, par ce temps où la foi diminue de toutes parts, que celui de ces sept cents hommes groupés autour de la chaire. Les heures passées à l'Eglise leur paraissaient trop courtes ; ils auraient volontiers passé la nuit à écouter le P. Pichon ou le P. Richard et à chanter des cantiques. Et ces cantiques, chantés à l'Eglise avec entrain, étaient répétés dans les familles et à l'atelier ; on était profondément édifié d'entendre le soir après l'exercice, des groupes de jeunes gens, envoyer à tous les échos les refrains si connus : « Venez à la mission... Vive Jésus, vive sa Croix... Je suis chrétien ». L'enthousiasme gagnait tout le monde : un vieillard oublia ses quatre-vingts ans et se mit à chanter comme un jeune homme, au missionnaire qui vint le confesser, le cantique d'ouverture : « Venez à la mission ».

Les fêtes empruntèrent aux décorations, aux illuminations surtout, un éclat inaccoutumé. Les oriflammes distribuées avec art dans la vaste nef et les centaines de chrysanthèmes préservés avec un soin jaloux des rigueurs du froid, faisaient de l'Eglise comme un petit coin du paradis ; on s'éloignait à regret, on ne se lassait point de contempler et d'admirer.

La « mission des enfants » ouvrit la série des grandes fêtes. Trois cents enfants vinrent déposer aux pieds de la Sainte Vierge le bouquet qu'ils tenaient à la main. A un spectacle si attendrissant, plus d'un vieillard se surprit à pleurer : douces larmes qui réveillaient le souvenir de la première communion. Puis tous ces enfants rentrèrent dans leurs familles, transformés en autant d'apôtres.